

Roland Gori

**La fabrique
de nos
Servitudes**

LLL
LES LIENS QUI LIBÈRENT

LA FABRIQUE
DE NOS SERVITUDES

Roland Gori

LA FABRIQUE
DE NOS SERVITUDES

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT

ISBN : 979-10-209-1092-9
© Les Liens qui Libèrent, 2022

AVERTISSEMENT À MES LECTEURS

Cet ouvrage s'est nourri de mes pratiques de psychanalyste, d'universitaire et de citoyen désireux de partager sur les places publiques, au-delà des enclos traditionnels de l'université et des sociétés professionnelles, des idées élaborées au cours du temps. Mes analyses résultent aussi de mon appropriation de nombreuses lectures de travaux et d'essais issus de champs divers. Le texte rassemble de nombreuses citations. J'ai, comme un de mes auteurs préférés, Walter Benjamin, le goût de la collection des mots qui me permettent de penser, et je rêve d'un livre fait du montage de citations dont lui-même avait rêvé. Le message est dans le *montage*. À notre époque de plagiat et de prédation, j'essaie, plus que jamais, d'être au plus près de cette parole de Walter Benjamin : « Les citations dans mon travail sont comme des brigands sur la route, qui surgissent tout armés et dépouillent les voyageurs de leur conviction.¹ »

1. Walter Benjamin, *Sens Unique*, Paris, Maurice Nadeau, 1988, p. 177.

« Rien n'est pire que l'asservissement *occulte*. Car si l'asservissement est manifeste, s'il est reconnu comme tel, il existe – au moins en idée – un autre état : celui de la liberté. Mais si l'esclavage effectif est appelé par tous : liberté – la liberté n'est même plus pensable : non seulement l'asservissement devient un état naturel, mais la liberté devient un état non naturel. »

Bertolt Brecht, *Écrits sur la politique et la société*,
Paris, L'Arche, 1970, p. 48.

« Le prolétaire n'est pas seulement exploité, il est celui qui a été dépouillé de sa fonction de savoir »

Jacques Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*,
Paris, Seuil, 1991, p. 174.

PROLOGUE

Du plus lointain que je me souviens, jamais je n'aurais imaginé l'horizon vers lequel se dirige notre société : une société de contrôle total des comportements. Non à proprement parler un contrôle total des individus, mais un contrôle total des informations. Les individus deviennent les supports des informations qu'ils produisent, en le sachant ou sans le savoir. Cette emprise sur les flux des informations dans lesquels les individus sont emportés est devenue le moyen de les asservir, de les contrôler, de les surveiller et de les normaliser. Les pouvoirs financiers prennent de plus en plus la main sur ces flux d'information, et par là, ils transforment les subjectivités et les soumettent à une violence matérielle et symbolique. Cette manière de conduire les conduites fait de nos sociétés actuelles des « sociétés de contrôle » au sein desquelles l'information devient un moyen de donner des ordres sans en avoir l'air. Cette violence symbolique est en quelque sorte le prix dont s'acquittent les individus pour se faire pardonner d'exister en obtenant la

rédemption sociale. Les individus doivent accepter ces règles du jeu social qui sont autant de fabriques de servitude pour pouvoir être autorisés à entrer dans les danses et les gymnastiques collectives. Aujourd'hui, les informations tendent à devenir les véritables molécules de la vie sociale, les véritables sujets de l'existence, les véritables cibles des pouvoirs. Seules importent les informations captées, confisquées, prélevées, traitées par les États, les GAFAM et tous les partenaires de la vie économique, sociale, politique, culturelle, personnelle. C'est une nouvelle manière sociale et subjective d'exister. Les populations doivent se soumettre, de gré ou de force à une culture qui a lâché la proie du vivant pour l'ombre des vérités algorithmiques. L'intelligence artificielle, qui n'a d'intelligence que le nom¹, est devenue l'arbitre et le garant d'une gestion totalitaire des individus et des populations. Au moins à première vue, tant que l'on feint d'ignorer les véritables pouvoirs qui demeurent en coulisses.

La lecture numérique du monde ne saurait être approchée seulement comme une violence symbolique, elle constitue une spiritualité de la connaissance et du progrès qui bouleverse le monde. Cette spiritualité numérique est au cœur des développements de la science et de l'économie marchande qui, dans la modernité, marchent main dans la main. Ce compagnonnage s'est considérablement renforcé depuis le XVII^e siècle et a été irrigué dès la fin du XIV^e siècle par un imaginaire proprement occidental dans lequel le

1. Georges Canguilhem écrit: « inutile de relever l'usage, c'est-à-dire l'abus, d'expressions non pertinentes telles que cerveau conscient, machine consciente, cerveau artificiel, ou intelligence artificielle. », « Le cerveau et la pensée », in *Georges Canguilhem. Philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 21.

travail et la production marchande se transformaient en voies de salut. Jusqu'à une époque relativement récente, les catégories économiques et les actes sociaux sont demeurés encadrés dans la morale. Les théologiens scolastiques ont, par exemple, longuement débattu des infrastructures morales et spirituelles permettant de définir les catégories économiques. Dans l'imaginaire chrétien du Moyen Âge, les conséquences du péché originel conduisent à chercher les voies d'une rédemption dans le travail, lequel au fil du temps a été converti en quantité avec une recherche effrénée de profit. Ce n'est que récemment que la valeur marchande a totalement siphonné la valeur morale et relationnelle des échanges sociaux et marchands. Avec les conséquences culturelles, sociales, politiques et subjectives que nous connaissons aujourd'hui à l'ère du capitalisme néolibéral.

Il y a toujours des métaphysiques derrière les méthodes, même celles qui se prétendent objectives. Les marchands *croient* dans le pouvoir transcendantal du chiffre. Les scientifiques et les informaticiens plaident l'objectivité et la neutralité politique des chiffres. Les scientifiques sont devenus, sans le savoir et sans le vouloir, les « alliés objectifs¹ » de la rationalité marchande. De plus, les chercheurs ont dû se plier aux exigences de la société du spectacle et à la loi de la concurrence. Voir leurs modèles sophistiqués, simulant une partie de la réalité, transformés en instruments de propagande et de publicité industrielles est devenu un besoin

1. Le sinologue Jean-François Billeter évoque cette ignorance délibérée des savants : « ce dont les savants n'ont pas conscience, c'est que la raison abstraite qu'ils manient avec tant de succès résulte de l'application au monde physique d'une forme d'abstraction qui a son origine dans la relation marchande et qui entretient avec elle un indissoluble lien. » in *Chine trois fois muette*, Paris, Allia, 2000, p. 18 (version originale publiée en 1991).

vital. C'est le prix symbolique que les chercheurs ont payé pour obtenir le financement de leurs travaux : ils ont été contraints de les « vendre » en acceptant de les « simplifier » jusqu'à l'idéologie.

L'imaginaire d'une lecture numérique du monde opère par soustraction de l'expérience sensible permettant de « tirer des plans sur le chaos¹ ». Il « coupe » dans le chaos et laisse des parts de réel à l'écart de ce qu'il fait apparaître. L'art et la philosophie tirent aussi « des plans sur le chaos », bien souvent à partir de ce qui demeure hétérogène aux méthodes « objectives » des sciences. Aujourd'hui, l'art et la philosophie ne pèsent pas lourd faute de pouvoir être convertis en marchandises. Cette absence de contreponds pose problème, elle entame la capacité de penser et appauvrit tous les champs de la connaissance, y compris ceux des sciences. Un homme réduit à ses comportements a-t-il besoin de penser² ? Ce sont les connaissances traditionnellement les plus rétives à la raison calculatrice, psychanalyse et humanités en tête, qui, aujourd'hui, font l'objet d'un jeu de massacre des pouvoirs. Elles en sont la cible privilégiée, l'objet de toutes les censures : leur fréquentation de la langue, leur proximité avec la littérature menacent depuis toujours l'ordre social existant. La censure a pris une forme nouvelle, elle n'interdit pas, elle empêche. Elle empêche de penser en interdisant l'usage figuré des mots, par exemple. Il suffit pour censurer de rendre négligeable tout acte de vie, social et subjectif, qui

1. Magnifique formule de Gilles Deleuze et de Félix Guattari dans *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Minuit, 2005, p. 202.

2. Bertolt Brecht écrit : « le fascisme traite la pensée comme un comportement. Ce qui fait d'elle un acte au sens juridique, le cas échéant criminel, et passible de sanctions appropriées. », *Écrits sur la politique et la société*, Paris, L'Arche, 1970, p. 130 (version originale publiée en 1967).

ne peut se convertir en valeurs pratico-formelles, c'est-à-dire dans le langage et les codes des affaires et du droit. Le sourire d'un schizophrène dans la relation thérapeutique est un moment d'humanité partagée. Il n'a aucune valeur tarifaire dans la comptabilité hospitalière. La soutenance d'une thèse de doctorat attestant de l'expérience de vingt années de pratiques éducatives dans des quartiers sensibles n'aura qu'une valeur folklorique. De telles thèses n'obéissent pas aux canons du genre permettant d'obtenir postes et crédits.

Nous nous sommes habitués à l'inimaginable, nous nous sommes habitués à «l'horreur économique¹». Nous nous sommes habitués aux morales numériques. Par temps de Covid-19, nous sommes invités à piloter nos vies à l'aide des chiffres – plus ou moins valides –, dont nous recevons les informations: combien de taux d'incidence? d'hospitalisations? de morts? de réanimations? À partir de quel âge doit-on renoncer à la réanimation? À partir de quel taux de positivité des tests doit-on se reconfiner ou établir un couvre-feu? À partir de quel âge est-il licite de mourir? À partir de combien de chômeurs une politique économique est-elle acceptable? À partir de quel seuil de pauvreté une souffrance sociale et existentielle justifie-t-elle une intervention des pouvoirs publics?

Je ne dis pas que toutes ces données soient sans intérêt, simplement à leur accorder un pouvoir transcendantal, on cache le vivant, le singulier, le particulier, les drames des existences sociales et subjectives. La violence qui rend des événements hétérogènes commensurables m'est insupportable. C'est cet affect qui me pousse à écrire. Je ne souffre plus cette morale

1. Viviane Forrester, *L'Horreur économique*, Paris, Fayard, 1996.

économique, morale immorale de ne tolérer d'autres critères que ceux qu'elle prétend être vrais. Vrais, peut-être, sans doute probables, mais vivants, humains? Sûrement pas. Combien de patients ai-je entendu, angoissés à cause du « plan blanc » des hôpitaux?! Est-il normal qu'aujourd'hui, à cause des sous-effectifs des services hospitaliers, les patients voient leurs consultations, leurs explorations, leurs opérations repoussées? Oui, sans doute, s'il n'est pas possible de faire autrement. Mais s'habituer à cette manière de penser et de juger, la considérer quasiment comme une norme du vivant et non comme le produit d'un mode de vie social et politique, sûrement pas! Il y a d'autres critères pour arbitrer, prendre des décisions, vivre. Informer ne devrait en aucune manière absoudre le pouvoir des choix qu'il a faits, qu'il fait ou qu'il dicte.

Ce pilotage automatique par les chiffres est monstrueusement efficace pour empêcher la puissance de la parole et du langage, condition de l'invention démocratique et de « l'humanité de l'homme ». La crise requiert une autre façon de penser le monde, elle requiert des utopies à même de faire éclater l'ordre existant devenu tout-puissant et inhumain. D'autant plus inhumain qu'il poursuit ses méfaits au nom d'une humanité meilleure, plus performante, plus efficace, « augmentée ». Cette mise en ordre du monde s'est parfois accomplie sans avoir à inventer d'autres mots, d'autres langages, il lui a suffi d'en inverser le sens. C'est le propre des sociétés totalitaires que d'appeler la servitude liberté, et vérité le mensonge.¹ Les chiffres n'échappent pas à cette perversion sociale. Ils sont utilisés pour gouverner sans avoir à discuter.

1. Selon la formule de George Orwell dans *1984* : « War is peace. Freedom is slavery. »

L'éducation et le soin subissent des transformations qui, par le jeu des grammaires d'apprentissage et d'une censure par les codes formels, augmentent pour chacun l'exigence d'un « contrôle de soi¹ » adapté à la surveillance de tous. C'est l'ossature même du processus civilisateur décrit par le sociologue allemand Norbert Élias : la complexité de l'organisation sociale et politique de l'Occident s'est accompagnée, via la normalisation des mœurs, de la transformation de l'organisation psychique et symbolique des sujets. La norme sociale est intériorisée, elle devient au sein du psychisme une disposition à agir et à penser d'une certaine façon plutôt que d'une autre. Les institutions sociales et culturelles installent les grammaires et les architectures de cette manière d'être au monde social et subjectif. Nous retrouvons ici les deux faces de l'*habitus*² de Pierre Bourdieu, en ce qu'il tend à devenir une deuxième nature du sujet. Je le répète, la norme sociale est aussi une catégorie de penser et de juger. La norme est indissociablement logique et éthique.

Ce besoin d'étendre mon expérience de psychanalyste à la crise de la société contemporaine est la raison pour laquelle je n'ai jamais lâché la rampe offerte par Freud pour qui la psychanalyse est une « psychologie sociale » en un sens élargi, mais parfaitement justifié³. Depuis plus de vingt ans dans

1. Norbert Elias, *La Solitude des mourants*, Paris, Christian Bourgois, 1988 (version originale publiée en 1982), p. 38.

2. Le concept d'*habitus* a été conceptualisé par Pierre Bourdieu comme « schème de pensée », « schème de conduite », il signifie à l'origine « mode d'être ou d'agir », « manière de se comporter ». Il est la traduction latine d'un terme employé par Aristote pour désigner les facultés acquises.

3. Sigmund Freud, « Psychologie collective et analyse du Moi » in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981 (version originale publiée en 1921), p. 123-217.

les champs que je fréquente – soin, université, éducation, recherche, culture, information... –, les gouvernements successifs ont installé des fabriques de servitude volontaire et de soumission sociale, au nom du progrès et de la modernisation. Ces dispositifs ont fini par pulvériser non seulement les acquis sociaux de l'État social, mais aussi le goût de la pensée révoltée et la saveur du vivant. Ils ont atteint le cœur du lien social et le foyer d'expérience des subjectivités. Nous sommes face à une véritable colonisation des mœurs autant que des esprits, analogue à toutes les formes d'esclavage et d'exploitation des humains que l'histoire a connues. Sans devoir confondre les horreurs esclavagistes et les prédatations humiliantes de la colonisation, avec la violence symbolique du taylorisme, cet essai montre qu'un imaginaire commun les anime : l'homme serait un instrument voué à produire et à s'adapter à un monde désenchanté géré par le numérique. C'est au nom de l'efficacité que s'implantent au plus profond du sol humain les fabriques de servitude. La « dynamique de l'Occident » opère par la rationalisation et l'instrumentation technique à un point jusque-là inimaginable. La Chine n'a longtemps été que le sous-traitant de ce processus de civilisation technique. Elle était chargée de fabriquer pour l'Occident, grâce à sa main-d'œuvre surexploitée, les objets technologiques incorporés dans la vie sociale et subjective des Occidentaux. Depuis deux décennies, elle s'est emparée de ce processus de civilisation, en hybridation avec un imaginaire religieux respectueux du pouvoir et des dominants, pour sa propre gestion sociale, poussant à l'extrême l'organisation algorithmique du contrôle social et la surveillance généralisée de ses populations. Elle est devenue

notre miroir grossissant¹. Nous ne devrions jamais oublier cette puissance véritable du numérique qui devient, au moins en apparence, sa propre finalité : « *Telle une force de la nature*, l'ère numérique ne peut ni être niée, ni arrêtée. Elle possède quatre qualités essentielles qui vont lui permettre de triompher : c'est une force décentralisatrice, mondialisatrice, harmonisatrice et productrice de pouvoir.² » Les deux dernières décennies ont radicalisé cette tendance civilisatrice, colonisatrice du vivant.

Cette nouvelle condition d'une humanité numérique se voit justifiée par une idéologie neurocognitive qui la prétend « naturelle ». Les neurosciences cognitives sont instrumentalisées pour permettre la fabrication d'un sujet neuro-économique justifiant l'alignement des élèves et la mise en ligne de leurs cerveaux dont les défaillances sont confiées au redressement neurocomportemental des plateformes sanitaires. L'organisation du vivant relève de plus en plus d'une « expertise » purement technique. Il s'agit d'une authentique révolution symbolique entamée dans les années 2000. Cette révolution numérique produit ses propres modes de révolte et d'insoumission. Ce qui veut dire que les mouvements sociaux inédits qui s'opposent dans la rue aux politiques actuelles sont indissociables de la manière même dont les pouvoirs gouvernent. Ils gouvernent par le contrôle et la surveillance généralisée. En retour, les citoyens s'opposent à cette conduite des conduites, non sans s'inscrire souvent, bien malgré eux, dans la même anthropologie. Pour

1. Simone Pierranni, *Red Mirror. L'avenir s'écrit en Chine*, Caen, C&F Éditions, 2021 (version originale publiée en 2020).

2. Nicholas Negroponte, *L'Homme numérique*, Robert Laffont, 1995, p. 281.

exemple, oubliant ce qu'est une politique de vaccination, les contestataires antivax réclament le droit de choisir selon leur appartenance à une classe d'âge (rationalité actuarielle des entrepreneurs d'eux-mêmes) ou en fonction d'un désir individuel (individualisme de masse). Les cultures comme les nations sont solidaires de leurs traîtres comme de leur héros, écrivait Albert Camus, de leurs collaborateurs comme de leurs résistants, alors que faire? Informer, analyser, participe de cette culture. Il nous faut trouver un autre langage, d'autres pratiques sociales, et en passer par l'utopie pour renverser cet ordre existant. C'est la thèse de ce livre.

Pour réinventer la liberté, il nous faut construire un nouvel imaginaire instituant, faire acte de création qui soit aussi résistance à l'ordre de ces sociétés de contrôle qui gouvernent au nom d'informations « objectives ». Il faut que la sorcière de l'imagination s'en mêle, que la puissance poétique du langage rassemble le peuple par de nouvelles utopies pour « renverser le gouffre », comme disait Édouard Glissant, de l'impérialisme numérique. Nous n'avons pas su tirer parti de la perte du sol des évidences provoquée par les dernières découvertes de la connaissance, telles celles de la physique moderne. Dans tous les domaines du savoir, angoissés par le devenir et le multiple, nous n'avons pas su profiter des leçons de l'incertitude et de la complexité. L'angoisse nous contraint à simplifier le monde par les algorithmes et les matérialismes de la production, de la consommation et des images quantifiées, mais immobiles, de la civilisation. Il faut espérer manger les étoiles pour sortir de l'ordre existant. Pour appauvri que soit l'imaginaire actuel des industries humaines et des sciences « objectives », il détient un pouvoir considérable. Il se maintient en

empêchant les sciences sociales d'interroger leurs conditions sociales de production. Les idéologies néolibérales n'aiment pas les sciences sociales¹.

C'est de ce paradoxe d'un imaginaire du désenchantement et de l'évidement des fictions dont il nous faut sortir. Les institutions politiques et économiques maintiennent cet ordre existant et néfaste, mais il ne se maintient que par la force des règles et des habitudes, des habitus aussi. Cet ordre détient aussi une fonction subjective incontournable, celle de pouvoir contenir l'angoisse, l'angoisse du chaos et de la rencontre avec les ombres du pays des morts. Nous avons incorporé cet ordre existant auquel nous nous sommes, bien malgré nous, accoutumés. Il s'est infiltré au cœur de nos discours, dans le tissu de la langue jusqu'à décharner la parole des affects corporels. Nous codons le monde jusqu'à en perdre le corps. Nous mangeons des algorithmes. Ce livre est une invitation à en finir avec les fabriques de servitude en cherchant par tous les moyens de création à transgresser les assignations à résidence identitaires que favorisent les sociétés d'information.

Ce livre doit beaucoup à l'affirmation de Gilles Deleuze selon laquelle « l'œuvre d'art n'est pas un instrument de communication. L'œuvre d'art n'a rien à faire avec la communication. L'œuvre d'art ne contient strictement pas la moindre information. En revanche, il y a une affinité fondamentale entre l'œuvre d'art et l'acte de résistance. » C'est la raison pour laquelle l'acte de création est au centre des moyens de résistance sociale aux fabriques de servitude proposés par cet

1. Toute l'œuvre de Pierre Bourdieu atteste de cette haine du néolibéralisme pour les sciences sociales qui analysent les conditions sociales de production des connaissances et mettent à nu les mirages de l'« objectivisme ».

essai. Toute émancipation authentique suppose que nous parvenions d'abord à sortir du plan de coupe imposé par les mots d'ordre actuels, ce qui suppose que nous refusions de nous mettre en rang sur le territoire que les pouvoirs ont arpenté pour nous et qu'ils essaient de nous faire prendre pour notre monde. Il nous faut affronter l'angoisse de nous perdre dans les chemins de traverse avec pour toute boussole la puissance du langage, la force de la métaphore et l'autorité du récit. Utopie? Oui, sans nul doute, je réclame «*l'habitus de l'utopie*» comme une expérience de pensée indispensable pour défaire les nœuds de nos servitudes et redonner au langage sa puissance révolutionnaire en faisant surgir à l'infini de nouvelles figures de pensée et de vivre. L'ouvrage ne réduit pas l'utopie à un genre littéraire, à la rêverie politique d'un futur improbable, mais l'approche comme une position éthique et politique, un style, un nouveau foyer d'expérience. L'utopie n'est pas un monde nouveau déplacé dans un temps ou un espace éloigné, elle est aux confins de la langue, dans la spirale infinie des tropes du langage, aux bords de nos actes de parole. Le récit, la fiction, le conte, la littérature ont toujours, dans l'histoire des servitudes, constitué des voies d'émancipation, des formes de *marronnage* pour sortir de l'esclavage.

PREMIÈRE PARTIE

L'information
dans les sociétés de contrôle

«En un premier sens, la communication est la transmission et la propagation d'une information. Or, une information, c'est quoi? Ce n'est pas très compliqué, tout le monde le sait, une information est un ensemble de mots d'ordre. Quand on vous informe, on vous dit ce que vous êtes censés devoir croire. En d'autres termes, informer, c'est faire circuler un mot d'ordre. Les déclarations de police sont appelées à juste titre des communiqués. [...] Ce qui revient à dire que l'information est exactement le système du contrôle.»

Gilles Deleuze, *Qu'est-ce que l'acte de création?*,
conférence donnée dans le cadre des « mardis
de la fondation Femis » le 17 mars 1987.

CHACUN EN LIGNE ET TOUS ALIGNÉS

« Avec le temps, ça a été de plus en plus contrôlé. Plus les années ont passé, plus le format de ce qui marchait, en termes d'audience, s'est développé et rigidifié. Tout s'est bureaucratisé, hiérarchisé et, comme dans toute industrie, la pression sur la production s'est fortement intensifiée. La tendance est à la réduction des équipes et à la multiplication des managers qui, pour justifier leur position, se doivent d'intervenir dans tous les domaines, du scénario au casting. Dans les années 1960, ils ne vous disaient pas quel acteur vous deviez engager. »

Ken Loach, *Défier le récit des puissants*,
Montpellier, Indigène éditions, 2017
(version originale publiée en 2014), p. 27.

Nous sommes entrés dans des sociétés d'information. Nous n'en finissons pas d'être informés. Pour Gilles Deleuze, l'information est « un ensemble de mots d'ordre », un « communiqué » qui nous dit « ce que nous sommes

tenus de croire¹ ». C'est dire que nous sommes constamment contrôlés, influencés, manipulés. Nous sommes sans cesse inclus dans des programmes qui fonctionnent à la manière des gens placés sur les autoroutes: «en faisant des autoroutes, vous multipliez des moyens de contrôle. Je ne dis pas que cela soit ça le but unique de l'autoroute, mais des gens peuvent tourner à l'infini et sans être du tout enfermés, tout en étant parfaitement contrôlés.²» L'enclos est le lieu même des sociétés de la norme, des sociétés de contrôle. Non l'enfermement dans l'espace des sociétés disciplinaires (prisons, hôpitaux, écoles, usines...), mais un enfermement dans l'abstraction des chiffres, des diagnostics, des races, des classes, des palmarès. Cet enfermement est d'autant plus perfide et insidieux que ses «murs» algorithmiques sont instables et liquides. Nous sommes dans l'obligation de «bouger» pour pouvoir suivre les traces des normes qui les mesurent et fluctuent constamment, et en même temps placés dans l'immobilité pérenne des assignations aliénantes. Pour exemple, les universités continuent désespérément à se normaliser pour apparaître en bonne place au classement de Shanghai, et de ce fait s'immobilisent et obstruent leur devenir. Elles renoncent à leur singularité, à l'originalité de leurs projets pédagogiques pour rejoindre le troupeau et le concert uniforme de ses bêlements. Ce qui est d'autant plus étonnant que par ailleurs foisonnent de nombreuses analyses qui en reconnaissent l'absurdité³.

1. *Ibid.*

2. Michel Foucault, *Dits et écrits, 1954-1988*, Tome III, Paris, Gallimard, 1994.

3. Yves Gingras, «Du mauvais usage de faux indicateurs», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 55-4bis, 2008, p. 67-79. Ce numéro de la revue est consacré à «la fièvre de l'évaluation».

Ces « sociétés de contrôle » se sont épanouies, développées, étendues, épaissies, de manière à la fois concentrée et diffuse. Les contrôles dans le télétravail et l'enseignement à distance *via* le minitel, anticipés par Gilles Deleuze, ont explosé avec la prolifération des interconnexions numériques. La pandémie de Covid-19 aidant, nos sociétés ont accédé à la condition d'un humain numérique, habitant un logement digital, implanté dans une ville « intelligente », nourri par des services à la personne via Internet, formé par des cours en ligne, voué au télétravail, administré par Pôle emploi pendant les périodes de chômage, libertin en diable sur les sites de rencontres, dans l'attente d'une dématérialisation définitive recueillie par les urnes funéraires numériques de Facebook. Ces vies gouvernées par des ordinateurs à l'abri desquels se cachent des puissances financières qui n'ont jamais été élues, mais qui décident, ce sont les nôtres à présent, à quelques nuances près. Dans ce « mode d'être de l'ordre¹ » nous sommes invités à nous comporter comme nous le prescrivent « objectivement » les informations et surtout, sans avoir à les comprendre. La particularité d'une information est de réduire l'incertitude du monde et non de communiquer un sens. Elle est anxiolytique. À l'image des ordinateurs pour lesquels la signification d'un message se réduit à la combinaison de son code, de sa syntaxe, nous n'avons qu'à suivre les procédures pour nous orienter².

1. Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Folio Gallimard, 1987, p. 23.

2. Depuis les débuts de la théorie de l'information, celle-ci est définie comme la mesure de l'incertitude définie par sa probabilité. Un événement prévu est un élément qui n'apporte aucune information. Notre monde organisé par la gestion probabiliste des informations devient paradoxalement sans intérêt; ses événements n'apportent aucune information... nouvelle.

Ce monde intrinsèquement modulable à l'infini est élastique, transcende les normes et convertit tous les objets, formes, sons, couleurs en *bits*. Ces nouvelles molécules de l'univers numérique sont sans forme et sans poids, anges de l'intelligence artificielle, elles se convertissent et se transportent à l'infini des multimédias. La réalité elle-même subit un processus de métamorphose, les signifiants qui la désignent sont restés les mêmes, mais les significations ont changé de fond en comble. L'amitié est un lien sur Facebook, l'amour la consultation sur un site de rencontre sur lequel on *match*, aller au travail consiste à ouvrir son ordinateur dans son lit, faire ses courses se réduit à envoyer au supermarché la liste des produits désirés et à livrer, visiter un musée ou un appartement procède de la promenade virtuelle. Nous sommes entrés dans une phase de « chaos épistémique¹ » créé par l'incorporation des algorithmes dans les choses, les pensées et les corps. Leur pouvoir de prédation de nos données intimes, de stockage de nos traces et de nos profils, de sophistication des techniques de contrôle et de normalisation installe un « capitalisme de surveillance² ». La gouvernance numérique et technocratique exercée par ce capitalisme financier et numérique a fait exploser les contre-pouvoirs traditionnels des sociétés démocratiques. De haut en bas, la chaîne d'esclavage des autocraties numériques installe ses automatismes et son quadrillage normatif et de contrôle. C'est au cœur des métiers³ que les radars de nos servitudes sont installés au nom de la modernité, de

1. Shoshana Zuboff, *L'Âge du capitalisme de surveillance*, Paris, Zulma, 2020.

2. *Ibid.*

3. Roland Gori, Barbara Cassin, Christian Laval, *L'Appel des appels. Pour une insurrection des consciences*, Paris, Les Milles et Une nuits, 2009 ; Roland Gori, *La Fabrique des imposteurs*, Paris, Actes Sud, 2015 (première édition parue en 2013).

l'efficacité économique, de la performance comportementale, voire au nom de la « science ». Tels les héros de *Nous autres*, nous incorporons aisément en nous-mêmes des métronomes invisibles qui scandent les moments de nos existences et orientent nos choix¹. Non seulement les technologies tendent à envahir le champ de la médecine somatique de multiples façons pour mieux réparer nos corps (e-médecine, dossier médical informatisé, consultations auprès de start-up algorithmiques faisant de la relation humaine avec un praticien un luxe réservé aux plus riches...), mais la psychiatrie elle-même commence à se convertir à la condition d'un patient et d'un soignant numériques pour mieux réhabiliter les âmes. Les métiers se coulent dans le numérique et en épousent l'esprit, l'éthique.

Par exemple, la prolifération d'« agents conversationnels », psychiatres ou psychologues virtuels, prenant en charge les « pathologies mentales » comme les addictions et les troubles du sommeil est symptomatique de cette nouvelle culture numérique des métiers : « les agents conversationnels sont des personnages informatiques avec une apparence graphique humaine, qui permettent d'engager un dialogue en face à face, à travers des modalités verbales (types de discours) ou non verbales (posture, gestes, intonations de voix...) »² Nul

1. « La beauté d'un mécanisme réside dans son rythme précis et toujours égal, pareil à celui d'un pendule. Mais vous, qui avez été nourris dès votre enfance du système Taylor, n'avez-vous pas la précision du pendule ? Seulement, le mécanisme n'a pas d'imagination. Avez-vous jamais vu un sourire rêveur recouvrir le cylindre d'une pompe pendant son travail ? », Eugène Zamiatine, *Nous autres*, Paris, Gallimard, 1972 (version originale publiée en 1920), p. 170.

2. Lucy Dupuy, « Place et acceptabilité des agents conversationnels dans le cadre de la prise en charge des pathologies mentales et du sommeil » in Actes du colloque « La relation de soin à l'épreuve de l'intelligence artificielle », Bordeaux, Erena, 22 novembre 2019.

doute que nous perdons en relation incarnée ce que nous gagnons en informations numériques. Gageons que ces agents conversationnels, au contraire de leurs doublures humaines, éviteront les lapsus, les dérapages de la voix, les troubles des affects, les vicissitudes des contre-transferts et les vulnérabilités humaines des thérapeutes par lesquelles, bien souvent, se font, au cours des psychothérapies, le partage des émotions. Mon psy est une « machine », nul doute que je n'ai plus à craindre ses désirs, à m'interroger sur ses pensées, à me défier de ses intentions.

Plus ambitieux encore est le « parcours de soins innovant dédié aux personnes avec troubles bipolaires¹ ». Ce projet d'expérimentation *Passport BP*, porté par la Fondation FondaMental qui rassemble tout le gratin de la néopsychiatrie « neuro-économique », soutenu par des start-up et des industries de santé, avec la bénédiction de l'ex-ministre de la Santé, Agnès Buzyn, prend pour objectifs d'« améliorer le pronostic psychiatrique et somatique des patients [bipolaires], leur qualité de vie et leur satisfaction tout en améliorant la performance médico-économique du système de santé.² » Pour qui connaît un tant soit peu les mots-clés des discours neuro-économiques à la mode, tout y est : le traitement des données par outils numériques, le suivi des indicateurs de détérioration des comportements (avec l'application *MentalWise*, qui n'est, ni plus ni moins, qu'un système de télésurveillance des patients), l'assimilation des souffrances psychiques à des troubles du comportement sans autres significations que les autres désordres

1. « Un parcours de soins innovant dédié aux personnes avec troubles bipolaires », Fondation FondaMental, 27 septembre 2019.

2. *Ibid.*

physiologiques (cardiaques, respiratoires, diabétiques...), les références à la psychoéducation et aux remédiations cognitives et... le modèle économique de gestion des soins associant l'efficacité des acteurs, la satisfaction des usagers et l'intéressement des actionnaires. Au motif de faire progresser la rationalité « scientifique » de la psychiatrie et celle des industries de l'intelligence artificielle, des modes de prises en charge dignes des sociétés totalitaires s'installent au cœur même du traitement et du suivi des souffrances psychiques et sociales. Le suivi numérique des informations est venu remplacer le soin plus que jamais menacé¹. La machine informatique remplace vite la relation clinique avec des soignants dont le privilège sera réservé aux plus riches². Après avoir réduit les symptômes psychiatriques – que la psychanalyse approchait comme des « blessures de mémoire » –, à la notion « trouble », de... troubles du comportement³, la néopsychiatrie fait un pas de plus, elle les convertit en données purement numériques. La parole a été passée à la moulinette de la machine algorithmique et le « parcours de soin » devient un suivi de dossier. Non seulement les souffrances psychiques deviennent des pathologies comme les autres, les pys des médecins comme les autres, mais les patients eux-mêmes se voient réduits à des profils biostatistiques que l'on

1. Marie José Del Volgo, *Le Soin menacé, Chronique d'une catastrophe humaine annoncée*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2021.

2. Cathy O'Neil, *Algorithmes, La bombe à retardement*, Paris, Les Arènes, 2018 (version originale publiée en 2016).

3. Il est du plus haut comique que l'un des plus fervents promoteurs du TDAH (Trouble de l'Attention avec ou sans Hyperactivité), Léon Eisenberg, quelques mois avant sa mort, avoue au *Spiegel* que ce diagnostic est l'exemple même de « maladie fabriquée » en réponse à la demande des laboratoires pharmaceutiques et des parents légitimement anxieux.